

Aux vies anecdotiques

collection envers

© blast, Toulouse, 2022.

Illustration de couverture : Mica Tzara, *Golden anger*, 2019.

Karima Ouaghenim

Aux vies
anecdotiques

blast

.

J'ai désherbé ma flore pour qu'elle devienne
digeste

Mes marges, en taillades, sèchent à l'abri du
vent

Des granges entières de foin me nourrissent,
bétail

Je rumine votre appétit pervers

•

Quand je te réponds que je viens de Paris
et que tu ris d'un air coquin comme si nous
étions complices dans ce coup de je-te-
relègue-à-l'ailleurs que tu me mets

Quand tu vomis ta déception de mon
prénom d'un air savant et que tu me baptises
comme tu le penses meilleur

Quand tu rempotes ma bouche à grandes
pelles de semoule en espérant que j'en rote
une fleur de jasmin

J'ai envie de youyouter ton visage à le faire
fondre

Si je déborde de l'ombre gluée sur mon
corps, la gestation de l'ânesse en sera-t-elle
réduite ?

À force de se mouvoir dans les soupentes,
le lait confit ses vitamines

Je ne sais pas faire de youyou de toute
manière.

L'austérité ne m'a pas attrapée par les pieds
pendant le sommeil

Car je dormais en effet à poings fermés
Dépossédée par ceux qui me veulent
envieuse, je dormais pour que naisse
l'insomnie

Et des cauchemars répétés comme des
anecdotes en bandoulière, je n'ai pas saisi
leurs mouvances quotidiennes

L'ai-je un jour soufflée dans mon regard
quand je partageais la lymphe du bouquet
de menthe ?

Ou bien la terre s'est-elle mue, maculant le
feuillage d'âpreté ?

L'ai-je roulée en grains de semoule puis
arrosée pour un festin mortuaire quand
l'humanité des autres cessa de m'émouvoir ?

Respirer l'austérité

Vivre sous

Comme un chagrin qu'on s'étonne de sentir
sous la peau au réveil d'on ne sait quel songe

Si elle scie nos élans paresseux, c'est que
nous, sommes austères.

.

Parfois, le soleil se rabougrit
Il combustionne pourtant fort, bleu et
mélomane
C'est la moisson du standard
La nausée du corps gras-poilu qui revient
Avec elle, le sexe et le désir dévoyés lacèrent
les mains
La peau d'olive se voit assénée, aveu du
prurit
Des rayons s'échappent alors du cuir
Tiens, une pulvérisation

•

Là où les immeubles se dupliquent, sans relief, carton-pâte d'espaces mutilés
Les corps aussi absorbent le bruit des ondes
Isolée, l'humilité souffre la géhenne
En miroir, autour, constamment un mur bancal ajoure la soif
Le poids de la précarité s'amoncelle et croule la résilience

Bien sûr, autant de maisons-jardins rivalisent en esprit où les jasmins et glycines repaissent les sens
Si la hauteur des compartiments est ramenée au sol, l'escalade sera enfin celle d'un buisson
Même le mimosa mijote son semis dans le songe, a plus d'espace où se répandre
Là où se récitent les limites, on apprend bien à rompre la cadence des rêveries

Bien sûr, les horizons d'un momentané se
déplument
Et seul le temps échappe aux bastions des
dortoirs

Quand la plèbe réclame la lumière, la
bourgeoisie rayonnante de vices acclame en
déplaçant le curseur : elle félicite les efforts,
encourage le désir, construit l'arène où elle
dictera les règles du mérite. Comme un
enfant qu'on félicite pour son premier mot

Lamentation des rayons de lune

•

J'ai le sexe frileux et soûl de transcendance
Moulé aux normes de l'hérésie acceptable
Bavant sa mouille, heureux comme une
montagne
Les gorges deviennent béantes, le monde
avide
Stupidité la folie des uns et des tous à
matraquer l'amour dont les gouines se
délectent
Quand tu cries gare aux monstresses
C'est nous que tu effraies

•

Quand la bassesse de l'affront se désagrège
L'agitation et la règle s'insinuent dans de
nouveaux calvaires

Les mots—définitions—concepts—cyber-
luttés—identités : léchées
La perfection ne porte aucune ombre au
royaume militant
Équilibriste de la représentation
Rien ne blesse car rien n'entrave
Ou bien rien n'est intelligible

Le repos se tresse comme l'ail et l'avancée
Les pieds pleins de cors et de champignons
de l'ennui

Quand se désagrège l'étendue
Les excès du quantum mis à l'index
La magnificence du doute s'élague
L'existence tient à l'explicite :

Tu aurais beau faire à manger
Si tu ne le dis pas c'est comme si ce qui
sortait du four était accidentel
Les mots quand ça arrange

Là, le ver s'oppose à la terre
La brume épaissit sa fureur
Partout, la plénitude solennelle des heures
blanches de décembre

La glace peut-elle fixer les bribes sur
lesquelles nos appuis s'établissent ?
Pourrons-nous un jour partager l'odeur
alerte de l'herbe qui fermente sa rosée ?
Les mots ignorent l'esquisse de l'horizon
On les sectionne comme un sucre altérant
l'amertume quand l'arôme demeure l'arôme.

.

Souhaqiya¹, une douceur condamnée à la
vileté

Et le cœur-ronces de fruits mûrs et goûteux fut
Contraintes à l'invention de bouquets mala-
droits, le grotesque s'immisce au creux des
paumes et se bafouille entre les muscles

D'abord, la rigueur des doigts désherbant
les échardes qui gonflent, étonne

Puis la peau s'anesthésie aux griffes
surplombant le velours des framboises

Tant que les fruits enfantent tout survit aux
épines

Parfois encombrées par le désamour si bien
appris de nos personnes, nous négligeons
le stigmate des fleurs. Quelles mains nous
recueilleront si les nôtres s'acharnent à
dégarnir les parcelles où les bois repoussent
doubles une fois coupés ?

1. Gouine

« L'arabité s'arrête aux confins du désir »
« La peau qui ne miroite pas la candeur ne
peut abriter l'amour »

L'effroi des mots dictés par la curiosité,
comme pour pincer la fulgurance des
branches, fragmenter le mouvement
Souhaqiya, que fait donc germer l'intestin
des fleurs ?

Nous attendons que les artères se dénouent
en graines de lin
Eparpillé, le terreau de nos fiertés qu'on
nous dérobe

Si la sagesse des monstres nous veut encore
recluses, plantons des amandiers pour
printempter plus vite, souhaqiçons comme
les parasites

.

J'endigüe les débris d'un sol qui me repique
avec toute la tendresse d'une terre envieuse
où s'immisce le soleil laminé
La chaleur s'y blottit, devient motte
Le vivant grouille, ascensionne, fleurte avec
les minéraux qu'il fige pour réclamer ses
droits
Étoffe des rhizomes proliférant les gerbes
de vanité
C'est toujours ailleurs que fleurit le pétale

•

À ciel ouvert la tête cogne fort. Elle claque au plafond car le ciel ne s'ouvre pas à toustes. Normes = formules magiques. Ça cogne car nous ne pratiquons pas les mêmes rites : les garde-cieux inventent l'ombre des vivant·es, remplis de la malice de l'ennui, et nous gardons l'engrais de nos mort·es avec la ferveur des mourant·es.

L'autre fois, je crois que des gens m'ont prise en photo parce que ça doit être bien rigolo une grosse qu'essaie de vivre comme tout le monde. Dès que je me retournais pour vérifier, ils avaient le rire puéril et vilain des gens faux. Si je les embrouille je suis parano. Si je les laisse, je les laisse. Quésaco ?

Quand je peine à me tenir debout dans l'espace, moi et toute la malbouffe des rayons gras de l'hypermarché cousue aux

organes, et que mes bourrelets duveteux font rire à mon insu, je fais quoi ?

J'ai envie de chier des cailloux et de les y noyer dedans. J'irai commander trois burgers au fastfood à la place.

J'ai regardé mon corps dans la nuit, j'avais mal, je ne pouvais pas le dégrafer, j'avais tant envie de le limer.

Le lendemain, j'ai essayé de m'aimer un peu. Je n'ai plus de corps dans ces cas-là. Il y a un amas d'idées, de tendresses, de luttes et d'actions auquel ma fierté se raccroche. Seuls mes bras et mains restent témoins de mon agilité. Mais les autres ne voient pas cet intangible, ils exacerbent ce qui est déjà là et que je ne veux plus voir. Le bleu du matin frais apaisait la peau surchauffant de digestion.

Le plafond cogne si fort la tête, je le brise. Mon géant corps se gonfle des regards,

mots excessifs, humiliations. Incontrôlable,
il ne veut plus disparaître, ne peut plus
disparaître.

Je détruis le monde savant et tranquille des
étoiles où naît le vide.

Chaque fois que l'attention malheureuse
des garde-cieux s'abat sur moi, les bras
m'en tombent, traînent, ballants
Inventent des rigoles pour écouler les verbes
Balaiant la surface des rues où tout se joue

Mes bras sont si longs
J'ai de quoi enlacer le monde à présent

•

Mon cerveau fourche de langues
Quand il respire
Ma voix aussi
Délie les mauvais fils

Décliner l'offre quand le désir tambourine
Éliciter le plaisir d'accueillir le don
Et pour le confier aussi, éructer d'insistance
Je ne sais plus si c'est pour la gratuité du
drame ou pour l'enrobage
Peau millimétrant l'amour

La mémoire des lieux qui empreignent
Prévenir le paysage et la langue et le monde
L'avenance rôtie comme une cheminée
d'octobre où les face-à-face s'attendrissent
Je ne sais plus si c'est pour l'aura surdouée
ou par amour des autres
Discipline d'une pudeur goinfre

Le sursaut impétueux du corps imperméable
aux normes

Mes poils frisent sous le soleil

Quand je pète comme le soufre des eaux,
j'ai le plaisir de mes intestins que tu n'as pas
à désirer

Mes envies qui ne rabaissent pas les autres
de souffrances pour l'euphorie du triomphe,
c'est mon cœur d'ascèse

Croyances tendres et pleines de l'ambiguïté
des tomates

Qui du fruit ou du légume confère le sucre ?
Voir l'intelligence des feuilles et des eaux
qui s'élancent, contempler l'hygiène des
cailloux et des bulbes, le ronflement des
roches anesthésier l'ego

Si on boit le vin dans la même coupe, ça ne
goûtera pas le miel des oranges

Et si on jeûne ensemble, tes anges ne se
feront pas la malle

Si on danse côte à côte, tu ne seras pas
moins féministe

Cherchant à assainir le souffle, l'air se
condense de naturel contrefait
Se remplir de place quand d'autres
quantifient, la contagion qui signe l'anormal.

Iels te disaient solitaire à mâcher la mousse des chênes, et méprenaient le goût du temps sur ta langue.

Iels s'excusaient de toi auprès des ombres des passant·es, de gigantesques ombres qui croûtaient le sol. Elles ne colportaient que la tristesse du limon et on les laissait faire au lieu de les couvrir de paille.

Iels ne connaissaient pas les mêmes souffrances, ou peu. N'empreignaient pas ta robustesse de soie.

Iels égrenaient des mots qu'iels te plantaient dessus et attendaient une pousse pour détalier l'amour : folle, possédée, frappée par l'au-delà.

À l'aune des fantômes, tu n'étais plus que nom et sourire.

Personne alors ne mentionnait les coups et les bleus et les fractures et les hématomes et ton corps modelé par le pus des violences.

Personne ne racontait les bombes des colons qui liquidaient les jacinthes de tes souvenirs heureux. Et puis tes proches. Et puis tes sœurs.

Et plus tard d'autres bombes qui explosaient les restes de chairs où tu te recueillais.

Iels nouaient des tissus pour t'apaiser, chuchotaient des versets protecteurs

Se tenaient en ronde pour contrer des atomes

Iels ne comprenaient pas que ce n'était que toi et que chaque molécule racontait ton histoire

Ya hlil²

2. Pauvre de nous

•

J'ai la furie de la harpie
Dans la gorge
Se nouent des cheveux bouclés qui gonflent
comme une pâte à levain
Quand je coupe à l'eau tout ramollit
J'ai toujours du mal à déglutir

•

Porter un regard sur le monde
Déjà trop
Des mains obstruent la vision
S'assurent qu'elle demeure partielle
Et si nous le relevons :
Les mêmes index viendront dénoncer la
partialité de nos propos – cqfd
Ou bourdonner à tue-tête comme c'est
anecdotique
À quoi ressemble l'effort pour combler les
manques :
Une interminable falaise se sculpte en
collant côte à côte les poings qui heurtent
À jamais l'escalade ne pourrait aboutir
Que ces poings ne seront que des mains
parmi d'autres
« L'expérience est résolument mauvaise si
les paumes sont rêches ! Le sont-elles ? »
Personne ne voudra voir à qui elles
appartiennent

Jaugeant la peine sans arrêt grandissante
Au milieu de ces poignes qui réclament la
gorge
On croirait reconnaître les siennes tant elles
apprennent en éponge à se haïr

Aux vies anecdotiques :
Que des cils velus épargnent la science de
la fatigue
Ou bien qu'ils se dressent – bien drus sur
les iris
Et crève ce qui gêne

.

Elle n'avait pas réalisé que ses poils de jambes lui permettaient d'escalader les murets, aussi les retirait-elle. Ce rituel avait tout des parcours ascétiques, de l'astreinte récompensée par les vents et postillons du soleil. Elle s'y employait comme on interrompt la germination des pommes de terre, cataplasmes de cires et de sucres dévorant l'épiderme ; ses mains, les épilateurs de son propre corps. Elle aurait pourtant pris plus d'avance dans sa course si ses peaux hirsutes la poussaient au-devant, comme une grimpante élance son treillage. Aussi devint-elle bourrache.

•

« Ouvrez votre sac à dos, madame, votre sac à dos. »

Personne, seulement l'écho de l'injonction
Je ne comprends pas à qui elle se destine
Gicle la parole tout soudain, l'envie
d'expliquer qu'on ne m'a pas donné
l'habitude du madame ni du vous et que les
présages incités par ces titres apeurent
Mais il n'a pas l'air de se soucier
Voilà, la logorrhée afflue car le stress
bouchonne

Les gens prêtent une attention toute
particulière à ce qui sort de ma bouche,
aux gestes que je pourrais faire et qui ont
subitement l'odeur de la Méditerranée
Je réalise que la Méditerranée les effraie, et
mes mains me font peur aussi tout à coup
Épouvantables, capables de caresser le vent,
on aura tout vu

Je rougis, rougis, cherchant la pertinence du
sac épié à la sortie du magasin de meubles
si gros qu'on ne les présente pas même en
caisse

Mais tout autour on chuchote que la
culpabilité ne trahit pas les joues

Il y a méprise, je n'ai pas de sac

« Votre sac à dos j'ai dit. »

Le ton se fait pressant ; emballé par sa
conviction, il n'entend pas ce que je
mésarticule avec l'aplomb qui fait défaut

Les oreilles autour grandissent, jubilent, on
croirait des lapins curieux de l'outre-terrier
J'aurais presque envie de confesser pour
que l'humiliation prenne fin

Mais je n'ai pas de sac à dos monsieur.

•

Condescendue

Plus bas même que la croûte intouchée des
océans

Les entrailles comme des punaises en survie
La honte, découverte à chacun des âges,
figure, tait

Elle abasourdirait des ruines déclinant leur
génie

Sale grosse, l'appétit d'un monde dans la
chair

Le pas embourbé au sol et la lenteur du
coquillage

La honte du corps ne sachant plus disparaître

Mégère, serinant la justice auprès des
millepertuis

Les idées du corail buttant la semence :

Chatouiller une montagne et attendre d'elle
un rire

Sale gouine, dégoûtante, gâchant la vie
d'obscénité

Résister à la justesse des paumes bavardes
Gratter l'acrylique d'une toile à en percer le
chef-d'œuvre

Itérer la fierté pour y croire

Inutile, à remplir le temps contre la mesure
des notes

Les mains dans l'eau de bourbe pour
chanter le vent

Ils diront « profiteuse » en ignorant le mal

Sale arabe, du temps de la sclérose où le pus
ruisselait

J'en panse encore les marques

Ramasser la merde et puis chanter sa gloire

Souffrir la chique des pauvres et les sueurs
goûtues

Parfois, une cicatrice s'éventre et surgit le
blé aéré par le sel de la mer

Il moud l'ivresse des collines

Achève le malaise qui précipite la gêne

Ensemble, sale grosse bougnoule de
brouteuse en pantoufles
Des cartes à jouer, une grosse marrade

Quelle audace, quelle hauteur se trouver
alors ?

Condescendue d'une dignité qui ne peut
avoir lieu

L'absurdité des hontes épaisses

Le ciment repousse la barre d'armature et le
fer ignore comment se courber.

.

Oui on peut dire tricard et wech et téma
quand on parle

Est-ce à dire qu'on ne maîtrise pas la
langue ?

S'il nous était donné d'être à votre place,
assurément, nous ne confondrions pas
ce qui relève du choix avec le manque de
richesse dans lequel vous nous circonscrivez
Teubés va !

•

Mon dos voûté, c'est la gêne des regards
creusant la peau de ma mère
La langue légitime inquiétant sa douceur qui
s'esquintait au seuil du dialogue
Les exercices, les mots, les odes à son égard :
des traits et des courbes effrayantes que le
buvard ne soulage pas
Si j'avais su le tourment des encres, je lui
aurais bien dit que les papiers sont lacunaires

Imperturbable bonté, oliveraie phosphores-
cente de midi
J'ai vu son pied fouler le territoire qu'elle
m'apprenait à faire mien au-delà de l'assaut
des imbéciles
Et quand les mots et les bosquets
m'appartenaient un peu, les gens qui avaient
droit menaçaient nos liens. Ils voulaient
prononcer la césure et prendre les lauriers
de ses mains savantes.

L'endurance de ma mère, c'est l'immensité
d'une pluie

Entre sa soif et les rejets, elle enseigne
l'amour du brin

Combien de tuteurs a-t-elle plantés pour se
donner l'allure des frères ?

Et quel substrat pour provoquer l'amnésie
des violences ?

Je marche, aimante et tassée ; emplie de
l'indépendance et des sursauts chibanis

En sourdine, la souffrance nichée me rompt
quand je revis l'assaut des imbéciles

Imbéciles hagards

Ils me retirent ma moelle et s'offusquent
que je ne sache plus me tenir

•

J'ai l'artifice du drame non celui des métaux
Le désir escarrifié de la brute
Sais-tu à quelles souffrances tient tout ton
confort ?

.

Pareils à l'automne gémissant, les imbéciles
donnent leur dernier rôle
Sans sève aucune, leur violence livide ne
crée plus la blessure
Les fanes moribondes s'évaporent, les
racines poisseuses se délitent
Fanaison des assauts

Je sectionnerai les bourgeons au moyen de
mes dents
Quand le printemps soufflera son pollen, il
incisera les discordes
Alors, la canne de mon dos voué reposera
tranquille
L'onctuosité de ma langue première ne sera
pas tranchée par un hiver sans fin
Le désir des semblables ornera l'effluve
quiète des jours qui se lèvent

Nous, portefaix, passerons le flambeau sous
le regard d'une histoire mâchée avec nos
mandibules

Déjà, la mousse humide pare un paysage
nouveau

Nous lisons des montagnes jaillissant des
humus, exaltant leur orgueil, pâturent
l'homosphère

Je contemple le commencement de
l'automne des imbéciles, les fanaisons des
assauts

Le temps régurgite sa patience

.

Ne se vêtir plus que d'institutions
Garde-robes de pantins
Toute culpabilité cesse
Sous les tissus de la fonction

Les hanches rassasiées de contrôles
Le vivant se déglutit
Ceintures broyeuses de restes
Caméras des villes en excroissance humaine
Ou en traînes de mariés

Les œuvres s'étripent
Dans les écoles demeure l'abrutissement
des protocoles
Ils disent qu'un peuple sans perspectives
vaut mille contemplations
L'argent se découpe comme une tranche de
gruyère : les affamé·es tombent toujours
sur les trous

Si l'humanité doit faire violence pour être
encore, l'hésitation fera-t-elle trembler le
mouvement que les pierres commenceront
leur éclosion de tendresse

L'histoire foment l'indécence
Éborgne, étouffe, tue
Puis s'abreuve de miettes
La répression : une noix qu'on musèle
jusqu'à ce qu'elle pourrisse

Trouver le courage de mettre son doigt dans
le nombril et gratter son moisi

.

En démêlant le fil échappé par le sexe, une
bobine se roula
Elle attendait le matin frais des canicules
pour sortir du placard
Plein de caillots bullaient sur les tissus qui
drapaient la règle
Où le corps est un corps s'il ne s'appartient
plus

En paquetant la langue pour trier ses
chimères, la voix devint aphone et
mélancolieuse
Elle renonçait aux mots qui eux-mêmes
Avaient perdu le goût et la bagarre du sens
Combien de solitudes écharpent le vivant
Dans les sons ricochant sur d'autres qui
n'écoutent pas

En coulant le café sur les plis des yeux, des
perles de cardamomes naquirent du marc

Elles venaient pincer les paupières en
caresses ambiguës
Redorer l'haleine des visions absurdes dans
lesquelles la potière doit mimer l'ébéniste

En tirant sur la pilosité du crâne et des
jambes, une vieille souche se forma
Elle espérait un spasme de son écorce
Comme l'iris d'Alger sur le sol caillouteux
Mille fourmis engourdissaient le tronc,
évidaient les bois, creusaient leur vivarium
Sur les restes d'une vie qui n'avait pas eu
lieu.

.

Au grain de vigne, la chair nervurée de
souffrance pulpe son jus

Amère au demeurant, elle fermente sa
monstruosité

Houblonnée de désirs, de pelages et de
soleils déviants, le goût des catastrophes
l'abreuve

Pâte d'enduit qui ne sèche pas

Tout polymorphe la constance, oblige à la
déconvenue

Quand le cépage trouvera la treille, nous
exploserons les papilles.

.

Au-dehors, nos corps immanquables fendent
les trottoirs d'un point A à un point B.

Surexposées, des cyclones de vertus nous
fustigent

Ils veulent nous faire payer nos êtres
excédentaires.

Personne ne saisit donc la grâce des
artichauts montés en fleurs ?

•

L'écume et l'embrun manœuvrent, par-
tagent le potassium
Cet éclat de la mer qui scintille comme
l'espace
Les minéraux, cherchant la cohérence,
tranchent la science de la survie :
La mousse et la pluie ne mangent pas les
mêmes gamelles
Qui risquerait l'ortie aux pieds des lilas ?

Les vagues pourtant continuent leur brisure
Ifriqiya et Sappho, la lame de l'embarras
C'est pour ça que le vent chasse l'eau à la mer
Comme une huître, je garde les blessures et
les cultive en perles

D'un côté, l'arrogance de dompter le
déferlement ne secourt pas la crique
De l'autre, la douceur des ancrs meure
où vacille la certitude qu'avec la peau,

l'entrejambe des colonisé·es doit redoubler
de normes

Il reste des parures pour danser les trombes

S'iels ne connaissent pas mes croyances, iels
savent que la force s'astreint à l'oubli

Et s'iels ne connaissent pas le flux de mes
désirs, iels savent penser et chuchoter les
paysages dans une langue greffant la matière
au verbe

Souhaqiyat el hilal³

La sexualité des étoiles échappe aux
géologues

Zehrat el mechmech⁴

La douceur des dattes se révèle aux fines
bouches

3. Lesbianité du croissant de lune

4. Fleur d'abricotier

•

Parfois, j'oublie que j'ai un sexe
On me le rappelle bien assez
Qu'il est vilain et perfectible.
À défaut de changer sa litière
Il faudrait le sortir plus souvent
Que je le promène
Au gré des pourfendeurs.
Chaque fois qu'une ride apparaît, soit-elle
pruderie ou fatigue
J'ai peur qu'il meure pendant ma garde

Je l'ai déposé sur des dunes communier son
vécu à d'autres
Soudain la courbe de mes fesses devint
aussi politique
Je l'ai trouvé ringard alors de gémir seul son
féminisme
Se prenant pour le centre de mon corps
Depuis, je n'ai pas retrouvé le plaisir des
selles sans retenue

Trop de fabulations la guettent
Non, ma chatte n'est pas ornée de paillettes
et mes tétons non plus n'arborent pas de
pompons
Le bleu se charge seul de briller mes
nuits, leur reflet pourpre lent d'alerter ma
conscience

Quelle faute de ne pas savoir ne pas vouloir
provoquer quoi déjà ?
L'incompréhension désodorise les idées
Reste la malaisance à dramatiser le libéré-
déconstruit
Au dam d'aliénations qui poursuivront leur
charme

Le désarroi jute de l'appétence quand la
justice se filigrane en esthétique
Partout rabaissée
La gratitude dissone

J'ai déjà répété qu'une rose est une rose est
une rose est une rose au pied d'un buisson
rêche enseveli de neige : les ossements de

sèves, de calices et de tiges compostaient
gentiment le parfum des pétales. Et la rose
qui fut rose au printemps de mon vouloir,
n'est plus qu'oxygène dans mes poumons
de campagne.

•

Je pue quand je suis seule parmi le monde

Iels me toisent comme si j'étais le porte-
lavande périmé d'une vieille voiture :
apeuré·es que le chauffage ne déclenche un
relent

Grosse anosmie, mon parfum ne décante
plus, aucune note ne s'accroche à ma peau
qui devient toile de leurs projections

Près de mon corps, là où mon arabité se
déclare généreusement et vers les boucles
des cheveux, ça empeste un je-ne-sais-quoi
de foin et d'animal

Parmi les autres, j'ai l'autopsie en poupe
Je crois que des larves pourraient tomber de
ma bouche si j'essaie de sourire

Même si j'arrachais un morceau de nuage et le frottais contre mon cuir, ça ne changerait pas

L'olfactif est une sensation orientée par le préjugé et le souvenir, une construction comme une autre. Et je me demande alors ce qu'ils voient en moi pour que naissent l'humidité et le moisi sur mes vêtements, la poussière dans mes cheveux, la friture sur mes ongles, le lait caillé sous mes aisselles, l'harissa dans mon haleine.

On me rejoint et subitement ça sent meilleur

C'est d'abord ça être minorisée : ne plus pouvoir se sentir parce qu'on est seule parmi le monde.

•

Le bruit liminaire des Furies
Comme l'ondée
S'avachit sur l'ombrelle des chairs
Ce fut une pluie tendre.
Elles ventaient leurs fluides chauds et moites
Légères de la mansuétude des justes
Or, les Hostiles étaient mauvais
Piètres rêveurs
Ils n'écoulaient dans la pluie que sa franchise
N'avaient pas su entendre les gouttes
sécréter leur méfiance

Ils cherchaient à pousser le soleil comme un
meuble
Pour que la bienveillance prenne d'autres
directions

Humiliés par le feu et les flots, les Hostiles
transfigurèrent l'évidence

Plus rien n'avait la place et l'importance vers
où s'agitent les yeux
Et plus personne ne demanda où se
trouvaient l'hélianthe, le safran et le suc

Les chemins controuvés de l'honneur
tournaient dès lors arides
Pour dénoncer la malherbe
La dire aqaliya⁵
Prétendre le schisme

Quand elles se rappelaient leur sort,
Les Furies larguaient des bises en touffes
abondantes,
Soua soua⁶
Malédiction des glaneuses
De là, le chuchotement des sources qui
bâtirent un versant

Le courroux colporta son habileté
La vallée secoua ses aisselles et devint un golfe

5. Minorité

6. Pile poil, ici utilisé comme un jeu de mot, « soua » seul signifiant « vulve ».

Heureusement qu'elle n'éternua pas

.

Pardon si les fesses débordent du strapontin
Couplant les autres faims d'une satiété
trompeuse
Corps excessif dans ses traits
Au centre d'une attention intangible

Puis-je ?

Politesse en gala pour limiter la peur que la
gueule suscite
Tour à tour délinquante, mythomane,
racaille

On ne se tient pas la main, on n'a jamais eu
l'habitude
Mais désolée de trimballer la gouinerie dans
les vents
La tendresse enveloppe les chairs utiles
Et d'autres mains se gantent de cuticules

Quand des rires enluminent l'espace
Le réflexe de se retourner
Les mots entrechoquent les dents
Prêtes à déclamer des excuses dépourvues
de justesse

Des panneaux numériques s'activent sur les
murs et les fronts, apparaissent distincte-
ment aux seuls yeux des déviant·es
Ils informent des procédures

Dans la rubrique des dispositions générales :
Citoyenneté plastifiée en prérequis
La carte d'identité doit se trouver dans la
poche, prête à être montrée avant que la
situation ne l'exige
Tout·e contrevenant·e qui fouillera dans un
sac se verra considéré·e comme suspect·e
et à ce titre, le sera

Aux articles des dispositions particulières :
Codes hygiène, transpiration, sémantique et
orthoptique pour Arabes
démocratie pour croyant·es

diction pour provinciaux·ales
vestimentaires pour précaires
santé pour gros·se
pilosité pour féministes
hétéropatriarcat pour queers
Amendés, abrogés, révisés, ratifiés.

Il y a de vrais enjeux à donner la réplique ou
à entrer quelque part
De vraies fatigues à espérer que son billet
soit valide
Dans la grande loterie des moindres maux

Pardon d'être désolée aussi
À celles et ceux pour qui l'ombre n'est
qu'une ombre flattée par le soleil
Pour qui la malaisance ne dure que les
syllabes
Rejetant le fardeau comme une patate
chaude
Où les mêmes que la veille touilleront la
purée

Forcer la désolation pour exister un peu
Une vie sur son seuil

.

Il y a des matins où la peau resterait bien
sur l'étagère
La cellulite dans du formol
Les pigments dans une laine.

.

Impression des sommets
Sur la crête, des paroles entendues
Révélées par un flanc humide où les roches
conservent l'écho

Le vent nargue la rhétorique
Ses mots à soi à contre-vallées

•

Le sentiment de l'échec
Une khnouna⁷ sèche dans le nez
Ça pue, mais ça pue
Camembert avarié
C'est le souffle à l'envers qui sauverait la mise

Ce qui se joue : l'éloquence des chênes-lièges

Or, les grumeaux de mon corps sont tamisés
méthodiquement
Jusqu'à ce que crèvent l'estime et l'envie

Là où se déverse le propre, la peau pèle
La chair du nez par contre demeure intacte
– faut pas charrier – la crotte se donne bien
à sentir.

Rescapée des mouchoirs toujours une
khnouna-revenante.

7. Morve

Un matin ça arrive :
Bras jambes genoux.
Le vice
Ça disparaît comme ça,
Bras jambes genoux
Des trous
La langue un rond-point
Ça tourne stérile
La perte de bras, jambes et genoux
La disparition de son corps dans sa langue
maternelle
Comme aimer le lierre sans pouvoir le dire

Saletée, voleuse, agressive, arriérée, terroriste
La capacité de se nommer anesthésiée
d'essayer de bien faire

La parole aphone est une riposte en moins.

.

Je lécherai tes yeux pour goûter ce que tu
vois

Et si les cendres

Si les branches sont le murmure d'une neige

Je jouerai avec la salive pour que naisse
l'écorce d'un arc-en-ciel

On l'appellera fierté

Merci

Ouarda pour ton indépendance, ta force,
tes yeux aimants, le chant des pluies que
tu m'apprends à écouter,

Mohamed pour ton regard sincère et la
clémence que tu m'inities à déceler dans
le sourire d'une feuille,

Abdelkrim pour tes mains bienveillantes
qui ôtent le poids des pierres qui nous
sont jetées dessus,

Amine pour les étoiles que tu tiens
naïvement entre les doigts pour les tendre
humblement au monde,

Aliya de me rappeler que la grandeur tient
au rire d'une fourmi,

Sol pour ta tendresse d'éther, le son de ta
voix qui ébruite la grâce des genêts, ton
regard,

De toujours inventer l'adret d'un ubac,
De m'apprendre que le sel est capable
d'amour,

À toute ma famille pour les outils et la
mutualisation face aux luttes que nous
traversons chacun et chacune et pour
les langues et la richesse d'un imaginaire
sans cesse modelé pour nous offrir le
sentiment d'appartenance au monde,

Chloë pour ta sincérité, tes élans comme
autant de glycines que tu boutures pour
que personne ne connaisse la honte ou le
manque,

Corinne pour ta franchise et ta foi
inébranlable mais clairvoyante en un en-
commun possible,

À toustes celles et ceux qui sont là.

Aux vies anecdotiques

Karima Ouaghenim

Dépôt légal : premier trimestre 2022

ISBN : 978-2-492642-00-5

ISSN : 2679-540X

Numéro d'impression :

Imprimé en France

Achévé d'imprimer en novembre 2021
sur les presses de l'imprimerie Présence Graphique

Cet ouvrage est imprimé sur du papier provenant de
la gestion durable des forêts.

blast

www.editionsblast.fr